

*Au printemps 1816, lord Byron quitta l'Angleterre avec le souhait de ne plus jamais y revenir. Il écrivit à son éditeur : « je suis certain que mes os ne pourraient trouver le repos dans une tombe anglaise, pas plus que mes restes au contact de la terre de ce pays. Cette pensée, à elle seule, me rendrait complètement fou sur mon lit de mort. Puis-je espérer qu'aucun de mes amis ne soit assez vil pour renvoyer ma carcasse sur votre sol. »*

*Il passa un été pluvieux et sans éclat en Suisse dans une villa au bord du lac Léman avec plusieurs amis et son médecin personnel, John Polidori. Pour chasser l'ennui, ils firent la lecture d'histoires fantastiques, puis Byron eu cette idée : « nous allons tous écrire une histoire de fantôme. » Ainsi naquirent les histoires de Frankenstein par Mary Goodwin et celle du Vampire par Byron, première histoire romancée du genre et source d'inspiration pour beaucoup d'auteurs.*

*On dit que le caractère malicieux de Polidori inspira le personnage de lord Ruthven. Malicieux, il le sera assez pour faire publier le texte de Byron en 1819 et laisser supposer qu'il en était l'auteur.*

---

*Lord Byron mourut en Grèce en 1824. Son cœur resta dans ce pays, mais le reste de son corps fut rapatrié à Nottingham en Angleterre, ou il ne repose sans doute pas totalement en paix.*

# LE VAMPIRE

Lord Byron

Dans ce temps-là, parut au milieu des dissipations d'un hiver à Londres, et parmi les nombreuses assemblées que la mode y réunit à cette époque, un lord plus remarquable encore par ses singularités que par son rang. Son oeil se promenait sur la gaieté générale répandue autour de lui, avec cette indifférence qui dénotait que la partager n'était pas en son pouvoir. On eût dit que le sourire gracieux de la beauté savait seul attirer son attention, et encore n'était-ce que pour le détruire sur ses lèvres charmantes par un regard, et glacer d'un effroi secret un coeur où jusqu'alors l'idée du plaisir avait régné uniquement.

Celles qui éprouvaient cette pénible sensation de respect ne pouvaient se rendre compte d'où elle provenait. Quelques-unes, cependant, l'attribuaient à son oeil d'un gris mort qui, lorsqu'il se fixait sur les traits d'une personne, semblait ne pas pénétrer au fond des replis du coeur, mais plutôt paraissait tomber sur la joue comme un rayon de plomb qui pesait sur la peau sans pouvoir la traverser. Son originalité le faisait inviter partout : chacun désirait le voir, et tous ceux qui avaient été longtemps habitués aux violentes émotions, mais à qui la satiété faisait sentir enfin le poids de l'ennui, se félicitaient de rencontrer quelque chose capable de réveiller leur attention languissante. Sa figure était régulièrement belle, nonobstant le teint sépulcral qui régnait sur ses traits et que jamais ne venait animer cette aimable rougeur, fruit de la modestie ou des fortes émotions qu'engendrent les passions. Ces femmes à la mode, avides d'une célébrité déshonorante, se disputèrent à l'envi sa conquête ou à qui, du moins, obtiendrait de lui quelque marque de ce qu'elles appellent

penchant.

Lady Mercer qui, depuis son mariage, avait eu la honteuse gloire d'effacer, dans les cercles, la conduite désordonnée de toutes ses rivales, se jeta à sa rencontre, et fit tout ce qu'elle put, mais en vain, pour attirer son attention. Toute l'impudence de lady Mercer échoua, et elle se vit réduite à renoncer à son entreprise. Mais quoiqu'il ne daignât pas même accorder un regard aux femmes perdues qu'il rencontrait journellement, la beauté ne lui était cependant pas indifférente ; et pourtant encore, quoiqu'il ne s'adressât jamais qu'à la femme vertueuse ou à la fille innocente, il le faisait avec tant de mystère que peu de personnes même savaient qu'il parlait quelquefois au beau sexe. Sa langue avait un charme irrésistible : soit donc qu'il réussît à comprimer la crainte qu'inspirait son premier abord, soit à cause de son mépris apparent pour le vice, il était aussi recherché par ces femmes dont les vertus domestiques sont l'ornement de leur sexe, que par celles qui en font le déshonneur.

Vers ce même temps, vint à Londres un jeune homme nommé Aubrey. La mort de ses parents l'avait, encore enfant, laissé orphelin, avec une soeur et de grands biens. Ses tuteurs, occupés exclusivement du soin de sa fortune, l'abandonnèrent à lui-même, ou du moins remirent la charge plus importante de former son esprit, à des mercenaires subalternes. Le jeune Aubrey songea plus à cultiver son imagination que son jugement. De là, il prit ces notions romantiques d'honneur et de candeur qui perdent tant de jeunes écervelés. Il croyait que le coeur humain sympathise naturellement à la vertu, et que le vice n'a été jeté ça et là, par la Providence, que pour varier l'effet pittoresque de la scène. Il croyait que la misère d'une chaumière n'était qu'idéale, les vêtements du paysan étant aussi chauds que ceux de l'homme voluptueux, mais mieux adaptés à l'œil du peintre, par leurs plis irréguliers et leurs morceaux de diverses couleurs, pour représenter les souffrances du pauvre. Enfin, Aubrey croyait qu'on devait chercher les réalités de la vie dans les rêves singuliers et brillants des poètes. Il était beau, sincère et riche : par tous ces motifs, dès son entrée dans le monde, un grand

nombre de mères l'envièrent, s'étudiant à qui lui ferait les portraits les plus faux des qualités qu'il faut pour plaire ; tandis que leurs filles, par leur contenance animée quand il s'approchait d'elles, et leurs yeux pétillant de plaisir quand il ouvrait la bouche, l'entraînèrent bientôt dans une opinion trompeuse de ses talents et de son mérite ; et bien que rien dans le monde ne vint réaliser le roman qu'il s'était créé dans sa solitude, sa vanité satisfaite fut une espèce de compensation de cette déception. Il était au moment de renoncer à ses illusions, lorsque l'être extraordinaire que nous venons de décrire vint le croiser dans sa carrière.

Frappé de son extérieur, il l'étudia. L'impossibilité même de reconnaître le caractère d'un homme entièrement absorbé en lui-même, et qui ne donnait d'autre signe de son attention à ce qui se passait autour de lui, que son soin d'éviter tout contact avec les autres, — avouant par là tacitement leur existence, — cette impossibilité même permit à Aubrey de donner cours à son imagination pour se créer un portrait qui flattait son penchant, et immédiatement il revêtit ce singulier personnage de toutes les qualités d'un héros de roman, et se détermina à suivre en lui la créature de son imagination plutôt que l'être présent à ses yeux. Il eût des attentions pour lui, et fit assez de progrès dans cette liaison pour en être du moins remarqué chaque fois qu'ils se trouvaient ensemble. Bientôt, il apprit que les affaires de lord Ruthven étaient embarrassées, et, d'après les préparatifs qu'il vit dans son hôtel, s'aperçut qu'il allait voyager.

Avide de plus précises informations sur cet étrange caractère qui, jusqu'à présent, avait seulement aiguillonné sa curiosité sans aucun moyen de la satisfaire, Aubrey fit sentir à ses tuteurs qu'il était temps pour lui de commencer son tour d'Europe, coutume adoptée depuis nombre d'années par nos jeunes gens de famille, et qui ne leur offre que trop souvent l'occasion de s'enfoncer rapidement dans la carrière du vice, en croyant se mettre sur un pied d'égalité avec les personnes plus âgées qu'eux, et en espérant paraître comme elles au courant de toutes ces intrigues scandaleuses, sujet éternel de plaisanteries ou de louanges, suivant le degré

d'habileté déployée dans leur conduite. Les tuteurs d'Aubrey donnèrent leur assentiment, et immédiatement il fit part de ses intentions à lord Ruthven dont il fut agréablement surpris de recevoir une invitation de voyager avec lui. Aubrey, flatté d'une telle marque d'estime d'un homme qui semblait n'avoir rien de commun avec l'espèce humaine, accepta cette proposition avec empressement, et quelques jours après, nos deux voyageurs avaient passé la mer.

Jusqu'ici, Aubrey n'avait pas eu occasion d'étudier à fond le caractère de lord Ruthven, et il s'aperçut que, bien que témoin d'un plus grand nombre de ses actions, les faits lui offraient maintenant différentes conclusions à tirer des motifs apparents de sa conduite. Son compagnon de voyage poussait la libéralité jusqu'à la profusion : le fainéant, le vagabond, le mendiant recevait de lui des secours plus que suffisants pour soulager ses besoins immédiats, mais Aubrey remarquait avec peine, que ce n'était pas sur les gens vertueux, réduits à l'indigence par des malheurs, et non par le vice, qu'il versait ses aumônes. En repoussant ces infortunés de sa porte, il avait peine à supprimer de ses lèvres un sourire dur, mais quand l'homme sans conduite venait à lui, non pour obtenir un soulagement de ses besoins, mais pour se procurer les moyens de se plonger plus avant dans la débauche et dans la dépravation, il s'en retournait toujours avec un don somptueux. Aubrey cependant, croyait devoir attribuer cette distribution déplacée des aumônes de lord Ruthven, à l'importunité plus grande des gens vicieux, qui trop souvent réussit de préférence à la modeste timidité du vertueux indigent.

Néanmoins, à la charité de lord Ruthven, se rattachait une circonstance qui frappait encore plus vivement l'esprit d'Aubrey. Tous ceux en faveur de qui cette générosité s'exerçait, éprouvaient invariablement qu'elle était accompagnée d'une malédiction inévitable : tous, bientôt, finissaient par monter sur l'échafaud, ou par périr dans la misère la plus abjecte. À Bruxelles et dans les autres villes qu'ils traversèrent, Aubrey vit avec surprise l'espèce d'avidité avec laquelle son compagnon recherchait le centre de la dépravation : dans les

maisons de jeu, il s'élançait de suite à la table de Pharaon. Il pariait et jouait toujours avec succès, excepté lorsqu'il avait affaire à l'escroc connu, et alors il perdait plus qu'il ne gagnait, mais c'était toujours sans changer de visage et avec cet air indifférent qu'il portait partout. Il en était autrement lorsqu'il rencontrait le jeune homme sans expérience ou le père infortuné d'une famille nombreuse. Alors, la fortune semblait être dans ses mains : il mettait de côté cette impassibilité qui lui était ordinaire, et son oeil étincelait de plus de feu que n'en jette celui du chat au moment où il roule entre ses pattes la souris déjà à moitié morte. Au sortir de chaque ville, il laissait le jeune homme, riche avant son arrivée mais désormais exclu du cercle dont il faisait l'ornement, maudissant dans la solitude d'un cachot, son destin qui l'avait mis à portée de l'influence pernicieuse de ce mauvais génie. Tandis que le père, désolé et l'oeil hagard, pleurait assis au milieu de ses enfants affamés, sans avoir conservé, de son immense fortune, une seule obole pour apaiser leurs besoins dévorants.

Lord Ruthven cependant ne sortait pas finalement plus riche des tables de jeu, car il perdait immédiatement, contre le destructeur de la fortune d'un grand nombre de malheureux, la dernière pièce d'argent qu'il venait d'arracher à l'inexpérience, ce qui ne pouvait provenir que de ce qu'il possédait un certain degré d'habileté incapable de lutter contre l'astuce des escrocs expérimentés. Aubrey fut souvent sur le point de faire là-dessus des représentations à son ami, et de le prier, en grâce, de renoncer à l'exercice d'une charité et d'un passe-temps qui tournaient à la ruine de tous, sans lui être du moindre avantage à lui-même. Mais il différerait de jour en jour ses représentations, se flattant à chaque moment que son ami lui donnerait enfin quelque occasion de lui ouvrir son coeur franchement et sans réserve ; toutefois cette occasion ne se présentait jamais. Lord Ruthven, dans sa voiture, et quoique traversant sans cesse de nouvelles scènes intéressantes de la nature, restait toujours le même : ses yeux parlaient encore moins que ses lèvres ; et bien que vivant avec l'objet qui excitait si vivement sa curiosité, Aubrey n'en

recevait qu'un constant aiguillon à son impatience de percer le mystère qui enveloppait un être que son imagination exaltée se représentait de plus en plus comme surnaturel.

Bientôt ils arrivèrent à Rome, et Aubrey, pour quelques temps, perdit de vue son compagnon. Il le laissa suivant assidûment le cercle du matin d'une comtesse Italienne, tandis que lui-même se livrait à la recherche d'anciens monuments des arts. Cependant, des lettres lui parvinrent d'Angleterre ; il les ouvrit avec impatience. L'une était de sa soeur et ne renfermait que l'expression d'une tendre affection, les autres étaient de ses tuteurs et leur contenu eut lieu de frapper son attention. Si déjà, auparavant, son imagination avait supposé qu'une influence infernale résidait dans son compagnon, ces lettres durent bien fortifier ce pressentiment. Ses tuteurs insistaient pour qu'il se séparât immédiatement de son ami, dont le caractère, disaient-ils, joignait à une extrême dépravation, des pouvoirs irrésistibles de séduction, qui rendaient tout contact avec lui d'autant plus dangereux. On avait découvert, depuis son départ, que ce n'était pas par haine pour le vice des femmes perdues qu'il avait dédaigné leurs avances, mais que pour que ses désirs fussent pleinement satisfaits, il fallait qu'il rehaussât le plaisir de ses sens par le barbare accompagnement d'avoir précipité sa victime, la compagne de son crime, du pinacle d'une vertu intacte, au fond de l'abîme de l'infamie et de la dégradation. On avait même remarqué que toutes les femmes qu'il avait recherchées, en apparence à cause de leur chaste conduite, avaient, depuis son départ, mis le masque de côté, et exposé sans scrupule au public, toute la difformité de leurs moeurs.

Aubrey se décida à se séparer d'un personnage dont le caractère ne lui avait pas encore présenté un seul point de vue brillant. Il se détermina à inventer quelque prétexte plausible pour l'abandonner tout à fait, se proposant dans l'intervalle de le veiller de plus près et de faire attention aux moindres circonstances. Il entra dans le même cercle de sociétés que lord Ruthven, et ne fut pas long à s'apercevoir que son compagnon cherchait à abuser de l'inexpérience de la fille de la dame dont il fréquentait surtout la maison. En Italie, il

est rare qu'on rencontre dans le monde les jeunes personnes encore à marier. Lord Ruthven était donc obligé de mener cette intrigue à la dérobée, mais l'œil d'Aubrey le suivait dans tous ses détours, et bientôt il découvrit qu'une entrevue avait été fixée, dont il ne prévoyait que trop la ruine totale de cette jeune imprudente comme seul résultat infaillible.

Sans perdre un instant, il entra dans le cabinet de son compagnon et le questionna brusquement sur ses intentions à l'égard de la jeune personne, le prévenant en même temps qu'il savait de source certaine qu'il devait avoir un rendez-vous avec elle cette même nuit. Lord Ruthven répliqua que ses intentions étaient celles naturelles en pareil cas, et, étant pressé de déclarer s'il avait des vues légitimes, sa seule réponse fut un malin sourire. Aubrey se retira, et lui ayant de suite écrit quelques lignes pour l'informer qu'à compter de cette heure il renonçait à l'accompagner, suivant leur accord, dans le reste de ses voyages, il ordonna à son domestique de lui procurer d'autres appartements et se rendit lui-même, sans perdre une minute, chez la mère de la jeune personne, pour lui faire part, non seulement de ce qu'il avait appris sur sa fille, mais aussi de tout ce qu'il savait de défavorable aux moeurs de lord Ruthven. Cet avis vint à temps pour faire manquer le rendez-vous projeté. Lord Ruthven, le lendemain, écrivit à Aubrey pour lui notifier son assentiment à leur séparation, mais ne lui donna pas même à entendre qu'il le soupçonnait d'être la cause du renversement de ses plans.

Aubrey, au sortir de Rome, dirigea ses pas vers la Grèce et, traversant le golfe, se vit bientôt à Athènes. Il y choisit pour sa résidence la maison d'un Grec, et ne songea plus qu'à rechercher les traces d'une gloire passée sur des monuments qui, honteux sans doute d'exposer le souvenir des grandes actions d'hommes libres aux yeux d'un peuple esclave, semblent chercher un refuge dans les entrailles de la terre ou se dérober aux regards sous une mousse épaisse.

Sous le même toit que lui, respirait une jeune fille de formes si belles et si délicates, qu'elle aurait offert à l'artiste le plus digne modèle pour représenter une de ces houris que Mahomet promet, dans son paradis, au crédule musulman.



Mais non ! Ses yeux possédaient une expression qui ne peut appartenir à des beautés que le prophète représente comme n'ayant pas d'âme. Lorsque Ianthe dansait sur la plaine, ou effleurait dans sa marche rapide le penchant des collines, elle faisait oublier la légèreté gracieuse de la gazelle. Et qui d'autre qu'un disciple d'Épicure, en effet, n'eût pas préféré le regard animé et céleste de l'une à l'œil voluptueux mais terrestre de l'autre ? Cette nymphe aimable, souvent accompagnait Aubrey dans ses recherches d'antiquités. Que de fois, ignorante de ses propres charmes et tout entière à la poursuite du brillant papillon, elle développait toute la beauté de sa taille enchanteresse, flottant en quelque sorte au gré du zéphyr, aux regards avides du jeune étranger qui oubliait les lettres, presque effacées par le temps, qu'il venait avec peine de déchiffrer sur le marbre, pour ne plus contempler que ses formes ravissantes. Que de fois, tandis qu'Ianthe voltigeait à l'entour, sa longue chevelure flottant sur ses épaules, par ses tresses onduleuses d'un blond céleste, n'offrait que trop d'excuse à Aubrey pour abandonner ses poursuites scientifiques, et laisser échapper de son idée le texte d'une inscription qu'il venait de découvrir et qu'un instant auparavant son utilité, pour l'interprétation d'un passage de Pausanias, avait rendue à ses yeux de la plus haute importance. Mais pourquoi tenter de décrire des charmes plus aisés à sentir qu'à apprécier ? Innocence, jeunesse, beauté, tout respirait en elle cette fraîcheur de la nature, étrangère à l'affectation de nos salons à la mode.

Lorsque Aubrey dessinait ces augustes débris, dont il désirait conserver l'image pour l'amusement de ses heures futures, Ianthe, debout, et penchée sur son épaule, suivait avec avidité les progrès magiques de son pinceau, retraçant les sites pittoresques des lieux où elle était née. Elle lui racontait alors, avec tout le feu d'une mémoire encore toute fraîche, ses compagnes foulant avec elle, dans leur danse légère, la verte pelouse des environs, ou la pompe des fêtes nuptiales dont elle avait été témoin dans son enfance. Quelques fois encore, tournant ses souvenirs sur des objets qui évidemment lui avaient laissé une impression plus pro-

fonde, elle lui redisait les contes surnaturels dont sa nourrice avait effrayé sa jeune attention. Son ton sérieux et son air de sincérité, quand elle faisait ce récit, excitaient une tendre compassion pour elle dans le cœur d'Aubrey.

Souvent même, comme elle lui décrivait le vampire vivant, qui avait passé des années au milieu d'amis et des plus tendres objets d'attachement, forcé tous les ans, par un pouvoir infernal, de prolonger son existence pour les mois suivants par le sacrifice de quelque jeune et innocente beauté, Aubrey sentait son sang se glacer dans ses veines, tout en essayant de tourner en ridicule de si horribles fables. Mais Ianthe, en réponse, lui citait le nom de vieillards qui avaient fini par découvrir un vampire vivant au milieu d'eux, seulement après que plusieurs de leurs filles avaient succombé, victimes de l'horrible appétit de ce monstre, et, poussée à bout par son apparente incrédulité, elle le suppliait ardemment de prêter foi à ses récits, car on avait remarqué, ajoutait-elle, que ceux qui osaient douter de l'existence des vampires, ne pouvaient éviter un jour d'être convaincus de leur erreur par leur propre et funeste expérience. Ianthe lui dépeignait l'extérieur que l'on s'accordait à donner à ces monstres, et l'impression d'horreur qui avait déjà frappé l'esprit d'Aubrey redoublait encore par un portrait qui lui rappelait, d'une manière effrayante, lord Ruthven. Il persistait néanmoins dans ses efforts pour la persuader de renoncer à des terreurs aussi vaines, quoiqu'en lui-même, il frémit de reconnaître ces mêmes traits qui avaient tous tendu à lui faire voir quelque chose de surnaturel dans lord Ruthven.

Aubrey, de jour en jour, s'attachait davantage à Ianthe ; son innocence, si différente de ces vertus affectées qu'il avait rencontrées jadis dans ces femmes parmi lesquelles il avait cherché à retrouver ces notions romanesques sucées dans son jeune âge, séduisait incessamment son cœur. Et tandis qu'il se représentait à lui-même le ridicule d'une union conjugale entre un jeune homme élevé suivant les usages de l'Angleterre et une jeune Grecque sans éducation, il sentait s'accroître de plus en plus son affection pour la jeune enchantresse avec qui s'écoulaient tous ces moments.